

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 23 août 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Quatrième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Raoul de Sorel.—La reine Emma des Pays-Bas et la princesse Wilhelmine — Manières et coutumes en Chine.—Un conseil par semaine, par Octave Sully — A travers la Perse.—Nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Naverv.—De partout.—Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : Hollande : La question de la succession au trône, la reine Emma et la jeune princesse Wilhelmine.—A travers la Perse : Téhéran, capitale de la Perse ; Chiraz, patrie du poète Hafiz ; Inpahan : la place royale ; Tabreez : la porte de la ville ; Téhéran : la porte du sud ; Façade est du palais du schah.—Gravure du feuilleton.

QUATRIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le quatrième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi soir, le 1er septembre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel, Montréal. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

Je sais bien que je vais m'attirer un tas d'injures, d'épithètes mal sonnantes, de mauvais noms ; on va m'accuser peut-être d'être vendu—c'est tellement l'habitude d'accuser les autres de se vendre— ; on va dire que je passe à l'ennemi, que je suis un transfuge ; on va dire... que je ne sais pas ce que je dis, etc.

Ma foi ! tant pis pour ceux qui gloseront ; comme je dis ce que je pense et ce que je veux, j'affirme carrément, avec toute la *rondeur* qui me caractérise, que les échevins de la cité de Montréal viennent de commettre une bonne action.

Mon Dieu, je n'ignore pas que dire pareille chose peut paraître absurde, insensé, idiot si vous le voulez, mais enfin je vous assure que les échevins de Montréal viennent de faire quelque chose d'intelligent.

Ne déchirez pas le journal—c'est peut-être le numéro gagnant de \$50 du MONDE ILLUSTRÉ— je vais vous dire quoi.

* *

Vous venez de Gaspé, de Hull, de Sainte-Agathe, de partout ou même d'ailleurs—toujours de la province de Québec—vous arrivez à Montréal et, ne sachant qu'elle rue prendre pour aller où vous voulez, vous demandez au premier *policeman* venu :

—Monsieur, où se trouve la rue Plessis, s. v. p ?

L'homme au numéro vous répond en enfonçant sa casquette ou son casque sur son occiput :

—*I don't speak french.*

Vous en interrogez un second qui vous dit :

—*You no speak english ?*

Et ainsi de suite.

Vous voilà bien renseigné, et vous courez grand risque de coucher dans la rue, si vous ne rencontrez pas un bon Canadien qui vous mette sur votre chemin en vous répondant en français.

Vous avez besoin d'aide, de secours, de faire arrêter quelqu'un qui vous ennuie, qui insulte votre femme ou votre fille, vous allez droit au représentant de la sûreté publique, en uniforme, et vous lui exposez les choses.

—*I don't understand french.*

Sapristi, c'est ennuyeux, à la fin, de payer un tas de gens pour nous servir, nous être utiles et nous secourir en cas de besoin, et qui vous répondent froidement et bêtement qu'ils ne nous comprennent pas !

* *

C'est justement cet inconvénient que le Conseil-de-Ville de Montréal veut faire disparaître.

Le débat s'est fait au point de vue national et nous a prouvé, une fois de plus, que quand il s'agit de question de langue, les Irlandais, qui sont nos frères en religion, tournent casaque et se rangent sans hésitation sous la bannière ennemie. Les opprimés marchent à la remorque de leurs tyrans comme des moutons.

C'est malheureux, mais c'est comme ça !

Aussi, quand j'ai dit que les échevins de la cité

de Montréal venaient de prendre une bonne décision, qu'il soit bien entendu que je ne voulais parler que des échevins canadiens-français.

* *

Dorénavant, toute personne faisant partie du corps de police devra parler anglais et français. C'est là le point que nous venons de gagner. Mais la bataille a été rude, et ce n'est pas sans peine qu'on est arrivé à s'unir une fois contre l'ennemi commun.

Les défaites successives essuyées depuis quelque temps, au Conseil-de-Ville de Montréal, par l'élément anglo-saxon, ne sont pourtant que le prélude d'autres combats, et c'est ce qu'a très bien compris l'échevin Mooney qui n'a pu s'empêcher de s'écrier d'un ton larmoyant :

« Cette mesure que vous venez d'adopter est un premier mouvement qui sera bientôt suivi d'un autre plus grave et plus sérieux, à savoir que l'on exigera des échevins la connaissance des deux langues. »

A quoi le *Star*, dans un excellent article, répond : « Oui, M. Mooney, ce sera le second mouvement, et ce jour-là nous aurons le plaisir de vous dire adieu pour ne plus vous revoir au Conseil. »

Place aux hommes qui parlent français et anglais, et que les autres aillent à l'école avant de se mêler de nos affaires publiques.

Pendant que nos échevins tiennent le balai, s'ils voulaient s'en servir un peu pour nettoyer nos rues !

* *

Une chose qui horripile encore les Anglais, c'est de leur parler loterie, et il est d'autant plus curieux de constater cette aversion chez eux, qu'il n'y a pas de gens moins prudents en affaires et qu'on les voit tous les jours jouer leur va-tout dans une spéculation aventureuse.

Chez nous, c'est tout le contraire, nous sommes très peu hardis en affaires, mais comme tous les peuples de race latine, nous aimons les loteries.

Pour vous donner une preuve de la confiance ou plutôt de l'espoir illimité qu'ont certaines personnes de gagner le gros lot, je vais vous conter un fait authentique dont j'ai été témoin il y a quelques jours.

Un marchand, très gêné, se vit à la veille de faire faillite ; son crédit était tellement compromis qu'il avait plus moyen de continuer le commerce, et ses créanciers lui demandèrent de faire cession de ses biens.

Il leur demanda en grâce d'attendre encore trois jours. On les lui accorda, quoique l'on sut parfaitement que c'était inutile.

Mais lui avait son idée, une dernière espérance.

Il attendait le courrier de France qui devait apporter la liste des numéros gagnants de la loterie des Arts Décoratifs.

Il avait cinq billets, il savait que le gros lot était de \$100,000.

La veille de l'expiration du délai qui lui avait été accordé, c'est-à-dire jeudi, il y a huit jours, notre homme rencontre au bureau de poste un de mes amis, qui tenait à la main un journal français où se trouvait la fameuse liste.

—Laissez-moi voir, je vous prie, dit-il.

Je fus alors témoin d'un spectacle étrange, et je ne puis vous décrire tout ce qu'il y avait d'espoir, de rayons, d'attente dans l'œil de ce malheureux en prenant le journal des mains de mon compagnon. Ce fut rapide comme un éclair, il parcourut la liste et s'appuya pour ne pas tomber. Ce n'était plus un homme, c'était le désespoir.

Il n'avait rien gagné.

Le lendemain, il remettait à ses créanciers tout ce qu'il possédait.

* *

Ce n'est pas du reste un cas isolé, car je connais un autre citoyen qui, depuis quinze jours, avait préparé sa valise, tant il était sûr de gagner, pour aller faire un voyage à Paris.

Il est venu à mon bureau consulter la liste, et le B.... qu'il envoya, en voyant que les numéros de ses billets n'y étaient pas, fit trembler les murs de toute la maison.

—N'importe, dit-il, en se remettant, je gagnerai le gros lot de la loterie du Père Labelle.

—La confiance, toujours la confiance.

—Moi, dit un journaliste, je quitterai la ville, j'achèterai une terre sur les bords d'un joli lac, je cultiverai, je ne recevrai aucun journal, excepté LE MONDE ILLUSTRÉ, et je vivrai heureux comme un roi.

—J'irai en France, dit l'autre.

—Moi, en Italie, etc.

Gagnez tous, mes amis, mais restez chez nous, et si vous voulez absolument dépenser votre gros lot, dépensez-le en Canada. Vous trouverez des compagnons qui vous aideront.

* *

Après l'accueil plein de sympathie et d'admiration fait aux survivants de l'expédition Greeley, vient le revers de la médaille.

On fait grand bruit en ce moment aux Etats-Unis au sujet d'une accusation de cannibalisme, lancée contre les malheureux marins retrouvés, vous savez dans quelles circonstances, sur un glaçon du cap Sabine.

L'accusation a fait son chemin, et des réponses ambiguës et pleines de restrictions faites par les libérateurs et les délivrés, il résulte une quasi certitude que ceux-ci ont mangé leurs camarades qui ont succombé.

Le fait fut-il avéré, que je ne vois pas là de raisons sérieuses d'accuser les malheureux qui ont fait un repas aussi horrible, de s'être conduits froidement et de parti pris en cannibales. Et c'est pourtant ce que semblent dire de braves gens qui font leurs trois repas par jour, ignorant complètement ce que c'est que la faim, ce besoin terrible qu'il faut satisfaire et qui pousse au vol, au crime ; qui fait oublier tout sentiment et qui rend l'homme semblable à une bête féroce.

* *

Il y a autre chose à faire que de blâmer ces malheureux—si toutefois ce dont on les accuse est vrai—c'est de les plaindre.

Franchement, croyez-vous que si ces hommes ont éprouvé les souffrances d'Ugolin, ces souffrances sans nom, qui oblitérent en nous, je le répète, tout ce qu'il y a de supérieur à la bête, ils ne sont pas excusables d'avoir mangé ce qui était mangeable, sur ce morceau de glace, leur prison ?

Plaignons-les et faisons même plus, félicitons-les de ne pas avoir tué pour manger.

Car il ressort clairement des rapports faits jusqu'à ce jour, qu'un seul homme est mort de mort violente, Henry, un Allemand, convaincu de vol de vivres, pris sur le fait, la main dans le sac.

On comprend que le commandant de l'expédition Greeley, voyant les vivres diminuer tous les jours, ait enfin donné les ordres les plus sévères pour chaque homme ait droit à sa ration. Après calcul fait, on avait constaté qu'à raison de deux onces à peine de vivres par jour, on pouvait résister encore une ou deux semaines au plus, et il est clair que le capitaine devait décider que tout voleur serait puni de mort.

Or, Henry avait déjà volé trois fois, et ce n'est qu'à la quatrième fois, le 6 juin, quelques jours avant la délivrance, qu'il fut passé par les armes.

L'exécution a donc été juste.

Quand au reste, inutile de blâmer, on ne discute pas avec la faim.

* *

On ne parle en ce moment, à Montréal et à Québec, que de l'arrivée des membres de la société des savants anglais. La plupart d'entre eux sont déjà au Canada depuis plusieurs jours et, en attendant l'ouverture du congrès scientifique, ils utilisent leurs loisirs en allant, qui aux Montagnes Rocheuses, qui au Niagara, qui encore en étudiant notre province.

Cette visite a son importance, car c'est la première fois que cette société se réunit hors du territoire de la Grande-Bretagne, et on suppose avec raison, je crois, que le Canada gagnera beaucoup à être connu par des hommes sérieux comme doivent l'être nos hôtes actuels.

Les savants américains profitent de cette occasion pour venir voir leurs collègues anglais, et il faut espérer que, de cette réunion, résulteront des mesures qui tendront à faire exploiter les immenses ressources minières de notre pays.

* *

Va-t-on prendre le deuil, mettre les drapeaux à mi-mât, allons nous gémir et nous lamenter ?

Le roi de l'aviron, Hanlan, la gloire d'Ontario et même de tout le Canada — anglais — vient d'être vaincu, par un australien, inconnu jusqu'alors. Hanlan a été battu par sept longueurs.

Si au moins cela pouvait avoir pour résultat de ne plus entendre parler de cette célébrité du sport nau-